

**Zeitschrift:** Annuaire de l'instruction publique en Suisse  
**Band:** 11 (1920)  
  
**Artikel:** La psychanalyse et l'éducation  
**Autor:** Bovet, Pierre  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-110688>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## La psychanalyse et l'éducation.

---

La psychanalyse est à l'ordre du jour. Dans telle de nos villes on peut dire même qu'elle est à la mode. Pendant bien des années ceux qui étaient curieux de se renseigner sur cette nouveauté n'ont eu à leur disposition que des livres en allemand, puis en anglais ; aujourd'hui la digue est rompue et ce serait une entreprise téméraire que de dresser la liste des articles de revues, des brochures et des livres qui dans notre langue exposent ou supposent connus les principes de la méthode. Au nombre de ces opuscules correspond leur variété : histoire littéraire <sup>1</sup>, théologie <sup>2</sup>, psychiatrie, etc. La littérature d'imagination n'est représentée jusqu'ici que par une caricature, spirituelle par endroits, de la méthode appliquée au traitement des psychonévroses <sup>3</sup>.

La psychanalyse intéresse aussi, et grandement, la science et la pratique de l'éducation. Nous n'avons pas pu encore nous en rendre nettement compte en pays français, mais les traductions des ouvrages essentiels dans ce domaine <sup>4</sup>, ceux du pasteur Pfister, de Zurich, sont sous presse, et notre but sera atteint si dans les pages qui suivent nous réussissons à montrer tout le profit que nos éducateurs en peuvent attendre.

<sup>1</sup> J. VODOZ. *Roland. Un symbole*. Paris, Champion, 1920.

<sup>2</sup> O. PFISTER. *Au vieil Evangile par un chemin nouveau*. Berne, Bircher, 1920.

G. BERGUER. *Quelques traits de la vie de Jésus*. Genève, Atar, 1920.

<sup>3</sup> D<sup>r</sup> PACHANTONI. *Science galante*. Genève, Atar, 1919.

<sup>4</sup> *Die psychanalytische Methode*. Was bietet die Psychanalyse dem Erzieher.

## I. Qu'est-ce que la psychanalyse ?

La psychanalyse est une méthode pour l'investigation du subconscient, découverte vers 1895 par le médecin viennois Sigmund Freud à l'occasion du traitement de plusieurs cas d'hystérie.

L'existence même du subconscient, au sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot, a été découverte il y a à peu près un tiers de siècle. C'est vers 1890 que William James écrivait : « La plus grande conquête de la psychologie est la découverte d'un monde situé au-dessous du seuil de notre conscience. » Il proposait d'appeler problème de Myers (du nom de l'auteur anglais qui avait alors le plus fait pour démontrer l'existence de ce monde subliminal) la détermination de la nature et des fonctions de ce subconscient.

Ce problème de Myers, la psychanalyse est en train de le résoudre et ses adeptes paraphrasent à leur manière le mot de James en déclarant que dès maintenant l'histoire de la psychanalyse se divise en deux périodes : avant Freud et depuis lui.

Depuis Freud l'inconscient ne nous apparaît plus seulement comme le magasin de mille et une images disparues susceptibles d'être ramenées miraculeusement au jour, mais comme le point de départ d'activités instinctives puissantes et variées dont le fonctionnement détermine sur plusieurs points celui de notre conscience claire. Ce n'est plus le fond des mers où dorment les débris des galères et des armadas, c'est le sous-sol d'un jardin fertile d'où tout ce qui croît et s'épanouit tire ses sucs nourriciers.

La psychanalyse est avant tout une méthode d'investigation du subconscient. S'initier à la psychanalyse, c'est prendre une idée de cette méthode et s'essayer à manier cet instrument.

Souvent, néanmoins, identifiant le moyen et ses résultats, ses adeptes la présentent comme un corps de doctrines portant sur la nature du moi subconscient, comme une psychologie nouvelle. Tel un Pisan du dix-septième siècle qui aurait appelé *télescopie* les opinions de Galilée sur les satellites de Jupiter et sur le système solaire tout entier.



Il vaut la peine d'y insister : les divergences, très notables comme on sait, qui existent entre divers groupes de psychanalystes (Freud, Adler, Jung) n'infirmement en rien la valeur de l'instrument dont ils se servent les uns et les autres. Elles portent sur l'interprétation des faits que la psychanalyse leur a révélés. Tels deux astronomes qui, constatant l'un et l'autre grâce à leur lunette le phénomène de la gémation des canaux de Mars, l'attribuent l'un à une réfraction de la lumière, l'autre à une variation saisonnière dans la distribution des eaux de la planète. Les discussions en cours n'autorisent pas à contester la valeur de l'outil nouveau : ils sont une incitation à en perfectionner l'emploi ou à le compléter par d'autres méthodes afin d'écarter toujours plus l'incertitude qui règne encore dans la façon d'interpréter certaines constatations.

Méthode d'investigation, théorie explicative, la psychanalyse est cela et autre chose encore. A un troisième point de vue, et si l'on considère les fins pratiques à l'occasion desquelles elle a été découverte, on peut l'envisager aussi, ou surtout, comme une thérapeutique et en discuter les mérites en la mettant en parallèle avec d'autres traitements psychothérapiques. Tel un de nos contemporains qui, dans la découverte des rayons X et dans les sciences auxquelles elle a donné naissance, verrait non pas tant la radiographie moyen nouveau pour constater l'altération de certains tissus profonds, mais la radiothérapie, les mêmes rayons qui découvrent l'existence d'une tumeur pouvant servir immédiatement à la faire disparaître.

La planchette ou la boule de cristal des « *psychical researchers* », l'anthropologie des scolastiques, la cure par autosuggestion de l'Ecole de Nancy, voilà des termes qui, assurément, n'ont pas grand'chose de commun entre eux. On trouvera cependant la psychanalyse mise en parallèle avec chacun d'eux. C'est qu'elle est proposée, nous l'avons dit, comme une méthode, comme une doctrine et comme un remède.

## **II. La méthode psychanalytique et ses procédés.**

La méthode psychanalytique a pour but de pénétrer dans le subconscient des malades et des normaux en partant de



certaines manifestations naturelles de ce subconscient dans la conscience claire.

D'autres méthodes, plus ou moins reconnues par la science officielle, avaient permis avant Freud l'exploration du monde subliminal, mais elles se distinguent de la psychanalyse en ce qu'elles traitent le subconscient comme entièrement distinct du conscient ; elles admettent et parfois favorisent un certain dédoublement de la personnalité. Ainsi l'hypnose dont un des traits les plus caractéristiques est l'amnésie posthypnotique : à son réveil le sujet ne se rappelle plus rien de ce qu'il a dit ou fait pendant son somnambulisme. Ainsi la planchette ou le guéridon par lesquels les médiums stimulent à l'écriture ou au langage automatiques. Ainsi la boule de cristal dans laquelle le sujet voit se former des visions révélatrices du contenu de sa subconscience. Ces diverses manifestations de la vie cachée du sujet, si on les met en regard des procédés psychanalytiques, paraissent toutes arbitrairement provoquées, au lieu que ceux-ci prennent leur point de départ dans les incursions spontanées que les forces subliminales font parfois dans le champ de la conscience claire.

L'opposition, à coup sûr, n'est pas absolue entre les méthodes antéfretiennes et les procédés psychanalytiques. Les premières études de Breuer et Freud<sup>1</sup> ont été entreprises sous l'influence de la Salpêtrière et en recourant à l'hypnose. Il y a bien quelque chose de provoqué dans le procédé des associations de Jung et en revanche le *crystal gazing* ne fait guère que stimuler des visions très semblables à celles des rêveries naturelles. Néanmoins, si l'on tient à marquer d'un mot la nouveauté de la psychanalyse comme méthode d'investigation, nous croyons que c'est ainsi qu'il faut la caractériser.

Avant Freud l'exploration du subconscient se fait par des forages qui atteignent les couches dont on veut tirer parti, bien loin du sol. Freud, le premier, part des affleurements pour suivre les filons qui sont venus naturellement au jour jusqu'à des profondeurs au moins égales à celles des plus hardis sondages.

Ces affleurements du subconscient à la surface du moi qui servent de voie d'accès aux psychanalystes sont essentielle-

<sup>1</sup> Studien über Hysterie, 1895.

ment, chez les gens en santé<sup>1</sup>, de deux espèces : les automatismes et les rêves.

1. *Automatismes*. On sait ce que les psychologues entendent par automatismes : tout ce qui se produit en nous sans que nous en connaissions l'origine et sans que nous l'ayons consciemment voulu. « C'est le hasard, disons-nous ; il n'y a pas de raison à cela, » quand nous écrivons un mot pour un autre, quand, distraits, nous nous trompons de chemin, quand nous nous surprenons à fredonner une mélodie qui nous poursuit. Freud dès le début a pensé qu'il n'y avait dans notre vie psychique ni hasard, ni caprice. Tout est déterminé, souvent même nous découvrirons que certains « hasards » sont, comme dit Freud, « surdéterminés », c'est-à-dire amenés à la fois par plusieurs facteurs dont un seul aurait suffi à les expliquer.

Dans ses *Rêveries d'un promeneur solitaire*, Rousseau avait écrit déjà : « Nous n'avons guère de mouvement machinal dont nous ne puissions trouver les secrets dans notre cœur. » Il en donne un exemple et conclut : « Voilà ce que je découvris en y réfléchissant ; rien de tout cela n'apparaissait clairement dans ma conscience. »

Nous pourrions distinguer les automatismes en *sensoriels* et en *moteurs*. Nous rangerions dans les premiers les images visuelles, auditives, olfactives, tactiles, qui s'imposent à nous sans que nous leur trouvions dans le monde qui nous entoure une explication suffisante, depuis les simples erreurs de perception qui nous font lire un mot pour un autre jusqu'aux visions hallucinatoires. Par automatismes moteurs nous entendrions des gestes, des mouvements, des actions dont la psychologie courante ne rend pas compte : *lapsus linguæ* ou *lapsus calami*, actes dépourvus de raison ou de signification apparente, démarches erronées qui sont des lapsus de l'action (*Fehlhandlungen*) de tous points comparables aux lapsus de la parole ou de l'écriture.

Cette classification se justifie, mais il faut la compléter d'abord en mettant en parallèle avec ces deux groupes des automatismes *affectifs* : sympathies ou antipathies spontanées, ir-

<sup>1</sup> Une troisième voie d'accès est fournie chez les malades par les symptômes morbides : obsessions, phobies, tics, etc. C'est par l'étude de ces symptômes-là que la Freud a commencé.

raisonnées et inexplicables, ensuite en ajoutant à chacun de ces groupes des automatismes négatifs ou *par omission* (absence de sensations ou d'images, incapacité de dire, d'écrire ou d'agir, impossibilité d'aimer) qui s'opposent exactement aux automatismes positifs auxquels nous avons pensé d'abord.

Quand nous ne prenons pas le parti d'attribuer au hasard les petits accidents fâcheux qui forment ce que Freud a appelé la psychopathologie de la vie de tous les jours, nous nous contentons généralement d'une explication physiologique en les mettant sur le compte de la fatigue et de la nervosité qu'elle entraîne. Cela est juste sans doute dans un grand nombre de cas et en agissant ainsi nous ne procédons pas autrement que tant de psychiatres qui mettent au compte du corps et de troubles physiques des symptômes nettement psychiques dont ils n'expliquent pas le contenu. Un certain état du système nerveux est sans doute une condition indispensable pour que se produisent les lapsus, mais la nature du lapsus, la direction que prend notre activité au moment où se relâche le contrôle de nos centres cérébraux supérieurs, n'est pas expliquée par le seul fait de ce relâchement. Or c'est cela, le contenu, la signification du lapsus que l'appel aux motifs subconscients permet de retrouver dans un grand nombre de cas.

Freud cite le cas de ce président de la Chambre autrichienne, au beau temps des grandes obstructions nationalistes, qui ouvrit la session du parlement en disant : « La séance est levée. » Il n'est pas difficile de deviner chez ce président le souhait, à peine conscient peut-être, d'être déjà à la fin d'une journée qui s'annonçait extrêmement pénible. S'il en est ainsi, ce *lapsus* prend un sens : la langue dit ce que le cœur voudrait pouvoir dire.

Ce matin même, l'exact parallèle de ce lapsus : Quelqu'un m'aborde en me disant : « Bonsoir ». Il n'en faut pas davantage pour induire que cette personne a mal dormi, qu'il lui en a coûté de quitter son lit et qu'elle souhaiterait que ce fût le moment de le regagner.

Pfister cite le cas d'un de ses élèves qui, questionné sur les maladies les plus fréquentes en Orient, énumérait sérieusement : La peste, la malaria et la composition (*Aufsatz*) au lieu de la lèpre (*Aussatz*). Là encore ce *lapsus* est révélateur d'un désir inavoué.

Une dame, écrivant à une de ses amies mariées, qu'elle n'a con-



nue que depuis son mariage, se surprend à adresser sa lettre : « Mademoiselle X. » C'est qu'elle sait que M<sup>me</sup> X. n'est pas heureuse en ménage et qu'elle lui souhaite inconsciemment de ne s'être jamais mariée.

Tous les lapsus ne sont pas, cela va de soi, aussi simples à interpréter ; nous y reviendrons en parlant des procédés d'analyse — mais des exemples de ce type suffiront à fonder notre conviction que beaucoup des menus accidents de notre vie ont plus de sens qu'il ne paraît au premier abord.

Les oublis ne sont pas moins significatifs que les lapsus. Que de fois ne traduisent-ils pas un désir inavoué d'être dispensé d'une corvée, de ne pas s'acquitter d'un devoir. Nous égarons une lettre, nous manquons un rendez-vous, en toute bonne foi, parfois même avec de vifs regrets si nous ne consultons que notre conscience claire, mais il n'est pas besoin de descendre très profond en nous-mêmes pour découvrir le mobile secret auquel nous avons obéi. Souvent le cas est un peu plus complexe.

Freud cherche à se rappeler le nom du marchand chez lequel il a vu une certaine cassette précieuse. Il a l'impression que c'est dans la vieille ville ; il s'y rend, la parcourt en tous sens, mais ne trouve pas sa boutique. Il recourt au Bottin, découvre le nom du marchand et s'aperçoit qu'il a négligé cette rue la veille. Pourquoi ? C'est que la maison du marchand est habitée par une famille avec laquelle il est brouillé.

2. *Rêves* : Une intention cachée et inconsciente se manifestant par des mots ou des actes sans signification apparente, voilà ce que nous avons été amenés à constater en étudiant les *lapsus*. C'est encore ce que Freud découvre dans les rêves. Son livre sur l'interprétation des rêves est son chef-d'œuvre. C'est par les rêves que nous découvrirons le plus rapidement quelque chose de l'immense variété des procédés du subconscient et que nous comprendrons le mieux la portée de cette activité subliminale.

Il faut distinguer dans le rêve le « contenu manifeste » et la « signification latente ». Le contenu manifeste du rêve, les images dont il se compose, est emprunté à des sources diverses qui ont été souvent mises en lumière avant Freud : des actualités (*Tagesreste*), des souvenirs très anciens au

contraire, remontant volontiers à l'enfance, des impressions extérieures se produisant pendant le sommeil lui-même.

Une de mes élèves rêve qu'elle prend part à une expédition polaire ; elle s'aperçoit que son duvet a glissé. Je visite une fabrique de téléphone : on fait jouer devant moi des sonneries... et mon réveille-matin me tire de mon rêve.

Quant à la *pensée latente*, elle est de même nature que celle qui se révélait dans les lapsus. « Tout rêve exprime la réalisation déguisée d'un vœu refoulé » ; voilà la grande découverte de Freud dans ce domaine.

Portons successivement notre attention sur les divers termes de cette proposition :

Qu'un rêve exprime un désir, c'est ce que la réflexion courante et la langue même ont constaté dès longtemps. Les rêves de Joseph dans la Genèse ont été immédiatement interprétés par ses frères comme des indices d'une ambition démesurée.

Quant au déguisement et au refoulement, ils sont en relation très étroite l'un avec l'autre. C'est parce que le désir ne peut pas se formuler tel qu'il est, qu'il est contraint de recourir à un déguisement. Des indésirables que la police repousse sont obligés de se rendre méconnaissables pour franchir la frontière.

Dans quelques rêves d'enfants, cependant, le désir s'exprime avec une entière candeur, sans déguisement aucun. Ils rêvent par exemple qu'ils sont sur un cerisier, avec permission de manger tout ce qu'ils cueillent.

Les moyens auxquels la pensée latente du rêve recourt pour se travestir, sont fort intéressants à étudier. Chacun d'eux a son analogue dans des artifices que nous employons parfois consciemment, ou dans les procédés de la langue que les rhétoriciens ont détaillés sous le nom de figures du langage. Ce sont d'ailleurs les mêmes qui s'expriment dans les grandes lois de l'association des idées.

1. Antiphrase (*contrarium pro contrario*) ; une idée est représentée par l'image qui correspond à l'idée contraire : un beau grand jeune homme par une vieille femme laide et petite, un grand objet sphérique et rose par un petit cube noir ; un voyage dans le Midi par une expédition polaire. (Je prends mes exemples dans des rêves que j'ai pu analyser.)

2. L'échantillonnage (*pars pro toto*) ; un ensemble est représenté par un détail caractéristique, une personne par une pièce de son vêtement.

Une jeune femme rêve qu'elle a acheté des bottines d'étoffe et qu'elle ne sait qu'en faire. Pour s'en débarrasser, elle les offre à des amies. Les bottines sont d'un type assez spécial, sa belle-mère en porte de pareilles. L'analyse montre clairement que ces chaussures représentent sa belle-mère, dont elle désire voir les talons. Elle souhaite qu'elle aille passer l'hiver dans le Midi. C'est à Nice, en effet, que séjournent les amies auxquelles elle fait don de ces bottines.

En sens inverse, le tout pour la partie, le contenant pour le contenu, le cadre pour le tableau, — notamment un lieu pour une personne que nous y avons rencontrée.

3. La ressemblance (*similis pro simili*). Deux personnages, si différents soient-ils, peuvent se substituer l'un à l'autre s'ils portent le même nom, s'ils exercent la même profession, s'ils ont la même taille, s'ils ont en commun une particularité quelconque.

Une dame rêve qu'elle est poursuivie par un Mongol. A l'analyse elle découvre que son mari, quand il est fâché, fait une grimace qui lui donne les yeux bridés d'un Chinois. (Pfister.)

N'oublions pas, surtout, les ressemblances affectives, deux personnes, deux situations qui évoquent en nous les mêmes sentiments s'équivalent. Exécuter l'*Héroïque* de Beethoven peut figurer un accouchement.

4. La contiguité (*proximum pro proximo*). Deux meubles de la même pièce, deux habitants de la même rue, deux auteurs d'une même scène sont interchangeable.

On peut ramener à l'association par ressemblance la *symbolisation* : une idée est traduite en images. Souvent ces symboles sont ceux-là même auxquels a recouru dans tous les temps l'imagination créatrice des peuples, la vie figurée par une navigation, la mort par un départ, etc.

Cette coïncidence peut être expliquée ou par l'influence de la langue, par une similitude de circonstances, l'individu d'aujourd'hui ayant à sa disposition les mêmes matériaux que les sociétés antiques, ou, plus témérairement, par une



disposition de penser héréditaire (reviviscence de la pensée ancestrale).

Voici le premier rêve que me raconte un enfant dont les parents sont divorcés ; son père, avec lequel il vit, est mal remarié, et songe à divorcer une seconde fois. Il n'a jamais été question de ces circonstances entre l'enfant et moi.

« Je me promène au bord du lac et je loue un bateau pour une promenade. Je prends d'abord un grand bateau en fer, mais quand j'y suis il se divise en trois (comme les bateaux de pontonniers). Je ramasse les morceaux et les rapporte à la loueuse : « Voilà vot' bateau. » Puis je choisis un petit bateau de bois, une coquille de noix, mais il fait eau et je n'ai pas de rames. Je cherche les deux rames sans les trouver... » Comment l'enfant exprimerait-il mieux le sentiment confus qu'il a de se sentir désemparé en face de la vie, au moment où la famille lui fait défaut ? L'analyse indique que les rames qui manquent représentent l'instruction qu'il lui faudrait avoir pour faire son chemin.

En dehors de ces lois générales de l'*association* des idées, qui, dans l'élaboration du rêve, deviennent des lois de *substitution* des images, il faut signaler certains procédés caractéristiques (qui ne sont pas, du reste, eux non plus, sans avoir leurs analogues dans la pensée claire) :

La *décomposition* (*hendiadyn*), un seul personnage de la pensée latente est représenté dans ce rêve par plusieurs personnes à la fois.

Le phénomène inverse, la *condensation*, est fréquent aussi ; un personnage du rêve se trouve être composite : il a la taille de celui-ci, le regard de celui-là, la profession, le nom ou l'habit d'un troisième, et les représente ainsi tous à la fois.

Dans un de mes rêves, la résistance à la psychanalyse est figurée par un personnage dont l'aspect général évoque un auteur adverse de la méthode, et dont le nom que je lui donne en rappelle un autre.

Enfin, un artifice particulièrement propre à égarer l'interprète consiste dans le *déplacement* de l'*accent affectif*. On sait combien un simple déplacement de l'accent tonique suffit à altérer la figure d'un mot. J'ai souvenance d'un quatrain allemand inintelligible dont on amusait mon enfance et dont toute la pointe était dans ce transfert de l'accent d'une syllabe sur une autre : « Ich sass an meinem Schieb Fensterchen. »

Impossible, dans ces conditions-là, de reconnaître les mots même les plus connus.

Une jeune femme rêve que son mari, qui vient de la quitter, est gravement malade et qu'on appelle auprès de lui un de ses amis, D. La sollicitude pour son mari est ce qui se lit à première vue dans ce rêve. En réalité, il y a autre chose à y trouver. L'ami D. n'est pas médecin, mais il existe un médecin du même nom (substitution par ressemblance) et ce Dr D. habite dans la maison voisine de celle du Dr S., auquel la jeune femme a recouru dans la dernière maladie sérieuse de son mari (deuxième substitution par contiguïté). Or, ce Dr S. l'a soignée, elle aussi, pour des troubles nerveux. Au moment de son rêve, elle se sent peu bien et désirerait ses conseils. L'analyse aboutit donc à ceci : « J'aimerais revoir le Dr S., et je le reverrais si mon mari tombait malade de nouveau. »

Freud cite un rêve de tous points semblable : Une mère rêve la mort de son fils et l'analyse découvre qu'il y a là le désir inconscient de revoir un homme qu'elle a vu pour la dernière fois aux funérailles d'un enfant qu'elle a perdu.

Dans plusieurs des rêves que nous avons cités pour les procédés de déguisement qui y sont à l'œuvre, les raisons qui nécessitent le déguisement apparaissent d'emblée. Le désir qu'exprime le rêve est l'objet d'une *censure*. Les sujets ne s'avoueraient pas volontiers à eux-mêmes qu'ils souhaitent l'absence de leur belle-mère, qu'ils considèrent un mari comme un persécuteur, qu'ils ont besoin d'un médecin, etc.

Les rêveries que nous faisons parfois tout éveillés en bâtissant des châteaux en Espagne, ont, chacun le sait, la même signification que les songes. Les récits qu'inventent les enfants sont encore des produits de même nature (nous en verrons un exemple plus loin). Les fictions des poètes, les créations des peintres aussi.

L'étude des symboles a conduit les psychanalystes à considérer les contes de fées et les mythes comme des créations de l'imagination subconsciente d'un peuple tout entier. Les mêmes besoins s'y traduisent. C'est un champ immense ouvert aux interprétations psychologiques, dans lequel une prudence toute particulière, qui n'a pas toujours été observée, est nécessaire, puisque les associations si indispensables, comme nous le verrons, à toute psychanalyse individuelle,



font ici défaut, en même temps que toute vérification de l'hypothèse par l'accueil qu'y fera le sujet.

3. *Associations.* — Chacun a un moi subconscient, et il peut toujours être profitable de l'explorer ; pourtant, on rencontre souvent des personnes qui déclarent ne rêver jamais, ou ne se souvenir d'aucun rêve, et qui ne peuvent pas non plus vous citer d'automatismes suspects, de lapsus, d'amnésies frappantes qui puissent servir de point de départ à une analyse. La méthode des associations de Jung permet de découvrir en quelques minutes des points où les forces subliminales viennent affleurer dans le champ de la conscience claire.

Les expériences d'associations sont en usage depuis longtemps en psychologie générale. On invite le sujet à répondre à chacun des mots qu'on va lui dire par le premier mot qui lui passera par la tête. On prend chaque fois le temps qui s'écoule entre le mot donné (l'inducteur) et la réponse (l'induit). Jung propose ainsi au sujet une centaine de mots et note le temps d'association au cinquième de seconde près. La série terminée, il recommence l'expérience en demandant au sujet de retrouver les mots qu'il a donnés la première fois. Deux espèces de mots, dans cette expérience, trahissent une influence perturbative du subconscient, ce sont d'une part ceux dont le temps d'association est exceptionnellement long : 6, 10, 20 secondes ou davantage, au lieu de 2 ou 3 ; d'autre part ceux auxquels le sujet réagit par deux induits différents. Ces mots et leurs induits peuvent, comme les images d'un rêve, ou les lapsus, servir de point de départ à un interrogatoire psychanalytique. Ils révèlent la présence de *complexes*, c'est-à-dire de représentations, auxquels sont attachés de forts coefficients affectifs refoulés.

Malgré ses avantages — dont le moindre n'est pas de fournir, par la mesure du temps, la preuve objective d'une perturbation d'origine subconsciente — la méthode des associations est assez délaissée. En l'absence de rêves, on peut recourir à des souvenirs d'enfance, dont le rappel est très fréquemment déterminé par les mêmes mobiles ; en l'absence d'automatismes, demander au sujet d'inventer une histoire, un dessin ou simplement un mot dépourvu de sens, et partir des détails



de ce conte ou de ce croquis, des syllabes de ce mot, pour l'entretien révélateur.

Pour découvrir le sens d'une manifestation du subconscient, il faut que le psychanalyste fasse en sens inverse le travail dont nous avons esquissé les procédés à propos des rêves, qu'il décompose les condensations, qu'il regroupe les éléments des décompositions, qu'il retrouve les analogies symboliques, les ressemblances, les contrastes, les contiguités qui ont fourni au subconscient la matière de ses substitutions. Cela ne peut se faire qu'à l'aide de beaucoup d'éléments qui sont pour l'instant fort éloignés de la conscience claire, et qu'il s'agit d'abord de retrouver.

Le psychanalyste demande au sujet de fixer son esprit sur une image, un mot, un geste caractéristique de la « manifestation » et de dire *tout* ce qui lui passera par la tête, en abdiquant momentanément tout contrôle sur la direction de ses pensées. Il faudra qu'il ne cache rien de ce qui lui viendra à l'esprit, si futile, si sot, si désagréable, si inconvenant même que cela puisse paraître. L'analyse est à ce prix, puisqu'il s'agit de retrouver des éléments de la pensée qui ont été bannis du champ de la conscience par une censure intérieure. Il est de toute importance que cette règle soit bien comprise et strictement observée. Freud raconte qu'il eut un jour à traiter un grand personnage politique ; celui-ci stipula que le médecin admettrait une exception à la règle en faveur de certains secrets d'Etat. Cela suffit pour que la cure échouât complètement. Nous ne saurions nous en étonner. Rendez une ordonnance déclarant que la police aura le droit de rechercher les malfaiteurs partout, sauf dans un seul endroit qui lui demeurera inviolable : au bout de peu de jours, tous les bandits auront choisi ce refuge comme repaire.

En invitant ainsi le sujet à dire tout ce qui lui vient à l'esprit (*Einfälle*) à propos des divers éléments de son rêve — l'analyse des rêves est, nous l'avons dit, la plus simple et la plus féconde — on découvre bientôt que les images secondaires qui se présentent ainsi tiennent les unes aux autres, par des liens multiples. C'est, pour prendre une image de Pfister, comme une rosace : les divers arcs de cercle semblent d'abord diverger beaucoup, mais c'est toujours pour revenir bientôt au centre marqué. Divers motifs se dessinent qui

paraissent à première vue tout à fait distincts, mais auxquels on découvre, en y regardant mieux, un trait commun qui explique leur association. Dans des rêves quelquefois très simples, ces développements peuvent être d'une richesse étonnante. Ce luxe de correspondances et d'associations entre les divers éléments du rêve n'est pleinement aperçu que par le sujet lui-même. Il est difficile d'en donner une idée par un exemple de quelques lignes.

Voici néanmoins le début d'un rêve et les associations qu'il provoque : « Une petite cahute, sorte de tonnelle en bois, à travers laquelle passe un ruisseau qui porte des bateaux. Au bord de la tonnelle se tient un homme avec une fourche... »

*Cahute*, à quoi cela vous fait-il penser ? — Il y en avait une dans notre jardin, autrefois. C'est là que nous avons pour la première fois fumé du bois. On y était tranquille, très loin, on ne nous voyait pas.

*Bateau*. — Je pense à une course très lointaine que nous avons faite en petit bateau, sans que nos parents le sachent.

*Homme à fourche*. — Le diable. Les foins ; il faisait très chaud ; on exigeait que nous gardions nos camisolles de laine, mais il nous arrivait de les enlever en cachette et de les remettre pour rentrer à la maison.

On voit qu'à trois reprises les associations rappellent à la mémoire des plaisirs défendus, des désobéissances qui procurent des satisfactions. Le rêve tout entier révèle, en effet, un conflit moral actuel auquel le sujet trouve des analogies dans le passé.

Avant l'analyse, le sujet n'avait aucunement aperçu le sens de son rêve.

Le but de l'interprétation psychanalytique est de découvrir l'intention subconsciente qui se manifeste dans un automatisme ou dans un rêve donné, de retrouver le désir caché qui se dissimule dans les scènes dont le dormeur est le témoin. L'analyste s'appliquera à laisser parler le sujet, à lui laisser faire à lui-même les rapprochements et les identifications que fournissent les associations, à lui laisser reconnaître et formuler ses souhaits latents. Si l'analyse paraît arrêtée, il pourra très discrètement lui proposer comme une hypothèse telle interprétation que le sujet n'a pas encore aperçue, mais il se rappellera qu'ici comme ailleurs les hypothèses les plus simples sont les meilleures. On écartera les suggestions ingénieuses ; une explication que le sujet trouve « tirée par les



cheveux » ne satisfera pas non plus un bon analyste : quand le sens réel est découvert, il s'accompagne d'une illumination intérieure, d'un soulagement. Les commençants ont la tendance de ne pas pousser assez loin une analyse, de se contenter du premier rapprochement inattendu ; il faut aspirer à mieux et tendre à ne laisser inexpliqué aucun des détails du rêve. Il va de soi qu'on n'y arrive pas toujours, ni surtout du premier coup. S'il faut aspirer à rendre compte de tout, il ne faut pas vouloir y arriver à tout prix en une seule fois. Certaines interprétations demeurent impossibles parce que les associations n'ont pas fourni encore tous les éléments nécessaires à leur explication. Au lieu de recourir à des symboles que le sujet n'a pas fournis lui-même, il sera sage d'interrompre l'analyse pour la reprendre plus tard : bien souvent, un temps d'arrêt sert à briser certaines inhibitions et des associations utiles surgissent qui s'étaient dérobées une première fois.

En regard des analyses qui ne permettent pas de trouver aucun sens à un rêve, il faut mettre celles qui en découvrent plusieurs à la fois. Il y a là un phénomène très curieux et d'une grande portée, dont je dois malheureusement renoncer à donner un exemple détaillé, en partie faute de place : un rêve complet et toutes les associations auquel il donne lieu, représentant une marge souvent imposante de documents. Il suffira de constater que l'analyse aboutit fréquemment à trouver à un même rêve deux sens différents également plausibles ou, pour parler plus exactement, également admis par la conscience du sujet au moment où il les découvre. Ce sont parfois deux désirs différents également actuels.

J'ai pu lire dans un de mes rêves, en même temps, la trace des hésitations où m'avait plongé un appel flatteur et des préoccupations d'ordre moral relatives à la psychanalyse. Je m'y identifiais — voyez mes ambitions secrètes ! — avec le professeur F.-W. Förster, ce personnage représentant à la fois un professeur de pédagogie que l'heure appelle à une action plus vaste, et, dans un autre ordre d'idées, l'homme qui, après avoir énergiquement protesté contre les abus d'une méthode qu'il connaissait mal, a ensuite été amené à en reconnaître les mérites <sup>1</sup>.

Ce sont souvent aussi des désirs de même ordre mais de dates

<sup>1</sup> Cf. PFISTER, *Ist F.-W. Förster ein Psychanalytiker ?*



très diverses : l'un tout actuel ressenti, par exemple, la veille même du rêve, l'autre ancien, ramenant le sujet à l'époque de sa petite enfance. Les contre-temps du présent évoquent ceux du passé, un besoin inassouvi de tendresse nous reporte à l'âge où nous étions sur les genoux de notre mère.

Ces analyses nous donnent souvent l'impression de fournir la clef d'un caractère. Tout au travers d'une vie elles nous montrent, se répétant dans les circonstances les plus diverses, la manifestation des mêmes tendances. C'est, par exemple, une docilité exagérée et étonnante, un besoin de se choisir un maître et de s'en remettre à lui dans toutes les décisions importantes ; les souvenirs d'enfance retracent la même attitude à l'école et dans la famille, les sentiments de l'enfant pour un père autoritaire et sûr de lui se sont maintenus à travers un demi-siècle comme la dominante affective qui détermine tous les rapports de l'individu avec son entourage.

Ou bien c'est une ambition personnelle démesurée où perçoit de l'aigreur et qui paraît se ramener à un besoin enfantin de se faire valoir aux dépens de ses frères et sœurs, parce que l'on sent confusément qu'il leur est inférieur en intelligence ou en beauté.

Ou surtout c'est, à travers toute une existence et par les voies parfois les plus tortueuses, une recherche folle de la tendresse que le petit enfant n'a pas trouvée chez sa mère.

Ces cas sont si peu rares que Freud a été amené à les généraliser. Pour lui, le vrai désir exprimé par un rêve est toujours un désir infantile. Les autres souhaits qui se présentent d'abord à l'analyse ne correspondent qu'aux couches les moins profondes de notre subconscience. Poussons plus loin notre sondage, nous les verrons toujours reposer sur des vœux enfantins, dont ils sont comme l'amplification, l'application à des objets nouveaux.

Le caractère infantile de nos aspirations secrètes est précisément ce qui les met en conflit avec les exigences de notre vie réelle. La rééducation psychanalytique consistera donc à nous libérer de ces besoins puérils, ou plutôt, comme nous le verrons, à en tirer parti en leur donnant une forme appropriée.

Les ambitions de la psychanalyse sur ce point ont été par-

faitement présentées en une image sommaire dans le rêve d'une dame qui venait de commencer son initiation à la psychanalyse.

« On apporte le thé sur un petit meuble à deux étages. Mon neveu arrive et s'assied sur le plateau inférieur. Sa mère lui dit de s'en aller puis, comme il ne bouge pas, elle appelle à la rescousse le papa. Je me dis, à part moi, que ma sœur devrait bien avoir seule l'autorité nécessaire pour le faire déguerpir. »

Le petit meuble à thé existe réellement, on s'en sert tous les jours. Le papa est celui-là même qui a entrepris avec le sujet des séances analytiques. Dès lors, le rêve se lit ainsi : « A l'étage inférieur de ma conscience un enfant est installé. Il n'y est pas à sa place. Il s'agit de l'en chasser. Mais ne pourrais-je pas faire cela toute seule, sans mêler à cette affaire une intervention étrangère ? » Il est difficile de figurer plus simplement cette double idée de deux plans de conscience superposés et de la présence dans le subconscient d'éléments infantiles gênants.

Mais il y a plus : pour Freud, le désir par excellence, celui qui a toujours été refoulé chez l'enfant, et qui forme, au tréfonds de nos rêves, la trame de toutes nos ambitions, c'est le désir sexuel. Il convient d'ajouter tout de suite que Freud a donné au mot de sexualité un sens extrêmement large. D'une part, il a rattaché à la sexualité tous les sentiments tendres, voire, comme il le dit, tout ce que la langue allemande désigne par le verbe *lieben*. D'autre part, il a montré que l'instinct sexuel avait pour composantes une grande variété de tendances plus ou moins autonomes : besoin de voir et de se faire voir, goût de la douleur infligée et subie, sensations voluptueuses. Ces tendances, qui sont hiérarchisées et subordonnées à la fonction reproductrice chez l'homme normal, sont relativement indépendantes pendant toute l'enfance ; elles sont isolées les unes des autres et sans finalité biologique dans les perversions sexuelles des adultes, qui apparaissent ainsi comme autant d'infantilismes (arrêts de développement ou régressions).

Cette double affirmation de Freud : que l'analyse conduit toujours à découvrir un désir infantile, et que la nature de ce désir est toujours sexuelle, a été contestée par quelques-uns de ses plus illustres émules. Pour Adler, le désir par excellence de l'homme à tous les âges est de se faire valoir, et l'ins-



inct sexuel n'est lui-même qu'une manifestation de ce désir : l'individu aspire notamment à s'affirmer dans la direction où il se sent organiquement insuffisant. Pour Jung, les souvenirs d'enfance ne sont pas, comme pour Freud, le fondement, et en dernière analyse la cause, de nos désirs inconscients d'aujourd'hui. Ils n'ont dans nos rêves, la plupart du temps, qu'une valeur de symboles, ce sont bien les conflits dans lesquels nous sommes actuellement engagés qui apparaissent dans nos automatismes et dans nos rêves.

L'expérience suffisante nous manque pour trancher ce débat. Nous sommes enclins, pour notre part, à admettre les thèses de Freud, non comme des dogmes, mais comme des hypothèses de travail : elles auront ainsi le double avantage de pousser les chercheurs à ne pas se satisfaire trop tôt dans leurs analyses, et de les obliger à critiquer leurs inductions en tenant compte aussi de la possibilité d'interprétations différentes.

Dans la pratique, et surtout avec des enfants, il sera rarement nécessaire à un éducateur de pousser l'analyse d'un symptôme jusqu'à ses racines les plus profondes. Comme nous le dirons, et si étrange que cela paraisse, la guérison survient souvent avant même qu'un diagnostic complet soit posé.

### **III. La psychologie analytique et ses applications éducatives.**

En parlant de la sexualité de l'enfant, nous avons quitté la description de la méthode pour exposer les vues psychologiques auxquelles l'usage de la psychanalyse a conduit les praticiens. Ainsi que nous l'avons marqué, plusieurs de ces doctrines sont encore matière à contestation. Mais il n'est pas exagéré de dire que la découverte de la psychanalyse a dès maintenant enrichi, et sur certain point révolutionné, la psychologie, comme celles de l'analyse spectrale ou du microscope ont, en leur temps, transformé la chimie ou la biologie.

Il ne saurait être question de faire ici un exposé complet de ces idées nouvelles. Nous nous en tiendrons à ce qu'elles nous ont apporté à nous-même d'essentiel.



La psychanalyse nous révèle la persistance de tendances refoulées.

L'enfant, nous le savons, n'est pas uniquement une cire molle prête à recevoir toutes les empreintes du dehors, une argile à façonner. C'est aussi et surtout un faisceau d'instincts, de multiples possibilités d'action déclenchées par les excitations du milieu ambiant, — ces instincts ayant tous la même finalité biologique : l'affirmation de l'individu en vue de la conservation de l'espèce. Ces instincts naturels se manifestent dès l'enfance, avant même que les activités qu'ils représentent puissent être utilement exercées, sous forme de jeux ayant la valeur de préexercices. Beaucoup de ces jeux, tous peut-être, jeux de chasse, de lutte, de courtoisie, de construction, etc., reproduisent aujourd'hui encore certaines occupations des primitifs et suggèrent l'hypothèse d'une récapitulation de l'histoire de la race dans celle de l'individu. Pour fortement ancrés qu'ils soient dans notre constitution physique et psychique, ces instincts ne sont cependant pas tous libres de se manifester en tout temps. Beaucoup d'entre eux ont souvent un caractère anti-social. Le milieu policé dans lequel nous vivons — et sans doute toute société quelle qu'elle soit — ne saurait admettre que l'individu s'affirme sans restriction aucune. Ainsi, tous les instincts naturels de l'enfant sont nécessairement contrecarrés par une pression extérieure qui les refoule. Cela est particulièrement frappant pour l'instinct sexuel : des tabous puissants s'opposent non seulement à ce qu'il se satisfasse librement mais même à ce qu'il s'affirme en paroles. A un moindre degré, l'instinct combatif, étroitement apparenté à l'instinct sexuel, est l'objet d'un refoulement analogue. Si l'on songe aux diverses pratiques rituelles, aux jeûnes religieux, à la pauvreté monacale, on verra qu'il n'est peut-être pas d'instinct qui n'ait subi, ici ou là, une pression sociale visant à en supprimer, au moins momentanément, l'exercice.

Mais ces instincts ainsi contrecarrés ne sont pas pour autant anéantis. Chacun d'eux est susceptible de se transformer de diverses manières, et l'étude de ces altérations est singulièrement instructive<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nous avons cherché à le faire ailleurs en ce qui concerne l'instinct combatif.

Pour notre objet actuel, une de ces espèces d'altérations est particulièrement importante à connaître, c'est celle qui aboutit au *refoulement* proprement dit. La tendance contrariée disparaît de la conscience claire, mais elle vit dans la subconscience d'une vie particulièrement intense et fait de temps à autre explosion en des manifestations perturbatrices, parfois singulièrement gênantes : obsessions, tics, phobies, etc. Les mêmes lois de substitution et de symbolisation que nous avons vues à l'œuvre dans le rêve trouvent à s'appliquer ici. Les automatismes sensoriels et moteurs sont comme des fragments de rêves vécus et joués, le sujet s'identifie avec l'objet de ses préoccupations ou de ses affections, et il ressent les impressions, ou il mime, souvent de façon symbolique, les actions qu'il désire ou redoute pour lui.

Contre ces obsessions et ces automatismes, l'effort volontaire est totalement impuissant. Bien plus, il est nuisible<sup>1</sup>, car il aboutit à refouler davantage et partant à exaspérer la tendance perturbatrice.

Pour faire disparaître le symptôme morbide, il faut au contraire supprimer le refoulement et, pour commencer, amener la conscience claire à reconnaître sous son déguisement la tendance refoulée. Bien souvent les circonstances momentanées qui étaient à l'origine du mal ont disparu : l'enfant dont la tendresse était repoussée a maintenant quelqu'un qu'il lui serait loisible et naturel d'aimer. Lui faire constater ce qu'ont de déraisonnable et d'inadéquat les satisfactions que son subconscient cherche à lui procurer par ses incartades, cela suffit parfois à le guérir. D'autres fois le travail est de plus longue haleine, il s'agit de faire toute une éducation qui n'a pas été faite. Nos instincts, en effet, même les plus brutaux, sont susceptibles d'être éduqués ou, comme disent les psychanalystes, *sublimés*, c'est-à-dire altérés d'une manière ou d'une autre, de façon à devenir non seulement inoffensifs, mais même socialement utiles. Les valeurs humaines les plus hautes, la science, l'art, la religion ont une origine instinctive très humble. Le patriotisme et l'amour plus vaste encore de l'humanité sont un développement de l'instinct filial. Il en est de même sans doute du sentiment religieux.

<sup>1</sup> Voir dans le beau livre de BAUDOUIN, *Suggestion et autosuggestion*, la démonstration de la loi de l'effort converti.



L'instinct combatif peut être canalisé par les lois de la chevalerie, dévié dans l'alpinisme, platonisé et intériorisé dans l'héroïsme ascétique d'un moine ou d'un saint. Quant à l'instinct sexuel, les psychanalystes s'accordent à retrouver ses composantes un peu partout, notamment dans la ferveur mystique et dans le don de soi qui caractérise la philanthropie quasi maternelle de la sœur de charité. Le psychanalyste qui voudra faire œuvre d'éducateur aura constamment à l'esprit cette équivalence de certains instincts aptes à se suppléer l'un l'autre parce qu'ayant une origine commune. Il trouvera certaines dérivations à suggérer et réussira en particulier à tirer parti des puissances affectives trop souvent rendues stériles parce qu'elles n'ont pas trouvé un objet adéquat.

Parmi ces tendances affectives insuffisamment satisfaites, il en est une qui, suivant les psychanalystes, est toujours refoulée par l'entourage et que nous devons nous attendre à trouver toujours dans la sous-conscience de nos sujets, c'est l'amour passionné (Freud dit même incestueux) du petit garçon pour sa mère, de la petite fille pour son père, et la jalousie parricide qu'elle engendre. Cet ensemble de vœux, non seulement inassouvis mais repoussés avec horreur dès la plus tendre enfance, constitue ce que, par allusion au mythe antique, Freud appelle *le complexe d'Œdipe*. Il est certain que les souhaits parricides plus ou moins conscients sont très fréquents chez les enfants. Ont-ils toujours pour motifs la jalousie ? Je n'oserais l'affirmer, car ils sont communs aux deux sexes, et ils se dirigent indistinctement sur l'un et l'autre des parents. Ils trouveraient aussi, semble-t-il, une explication suffisante dans cet instinct, aussi primordial que l'instinct sexuel, qui pousse tout enfant à s'affirmer et que les parents ne peuvent manquer de contrecarrer continuellement par leurs défenses.

L'autre élément fondamental du complexe d'Œdipe, l'attachement passionné à la mère, est susceptible aussi d'une interprétation symbolique. Rechercher la chaleur du giron maternel, s'y blottir et s'y réfugier, c'est par excellence l'attitude du petit enfant, de l'être encore inapte à la vie indépendante ; quoi d'étonnant à ce que ce souvenir soit passionnément évoqué toutes les fois que l'homme ne se sentira pas la force d'affronter les responsabilités. Il faut faire l'éducation



de ce besoin de tendresse, pour qu'au lieu de paralyser l'individu il le pousse aux entreprises viriles.

Si le lecteur a eu la patience de nous suivre jusqu'ici, il s'étonne peut-être de trouver dans ces pages si peu de références directes aux tâches des éducateurs. Il est temps d'aborder de front notre sujet.

Disons d'emblée qu'à notre avis le plus grand des services que la psychanalyse ait rendu à l'éducation consiste à avoir enrichi et vivifié notre psychologie et en particulier notre connaissance de l'enfant. C'est, espérons-le, désormais un lieu commun de dire qu'une pédagogie raisonnée ne peut être qu'une psychologie appliquée. Il s'ensuit qu'aucun des progrès réalisés par la science de l'esprit ne saurait laisser indifférents ceux qui ont mission d'élever des enfants et qui cherchent à se rendre compte des principes de leur art. La psychanalyse nous donne de l'esprit humain un tableau infiniment plus vivant, partant plus vrai, que ne faisait la psychologie associationniste d'un Taine, par exemple. Pour démontrer le profit que les éducateurs avaient à ne pas ignorer la psychologie, nous en étions un peu trop réduits, il y a quelques années, à citer des expériences sur l'association des idées ou sur les divers types de mémoire qui, ne considérant dans l'écolier que des facultés réceptives, ne touchaient pas au cœur du problème éducatif. Il n'en va plus de même aujourd'hui. A des schémas statiques la psychanalyse substitue une vue dynamique du développement des instincts de l'enfant.

Pour en rester encore à ses mérites généraux, la psychanalyse rend à tous ceux qui l'abordent l'immense service de leur rappeler le vieux précepte socratique : *Connais-toi toi-même*. En attirant notre attention sur tout ce qu'il y a encore de mystérieux dans les mobiles de leurs propres actions, la psychanalyse a bien mérité des maîtres d'école. N'est-ce rien que de nous avoir amenés à reconnaître que la mauvaise humeur, la colère que suscitent en nous les petits méfaits de nos élèves ont souvent une tout autre origine, que c'est contre nous-même en réalité que nous devrions être et que nous sommes fâchés. « Man schlägt den Sack und meint den Esel, » dit le proverbe allemand. Ces déviations de sentiments, pour fréquentes qu'elles soient, ne sont pas toujours inoffensives.

C'est quelque chose que d'y être rendu attentifs, de façon à ne pas nous laisser prendre aux *rationalisations* que nous en faisons pour nous-mêmes, je veux dire à ces raisonnements d'avocats dans lesquels nous trouvons mille bonnes raisons pour justifier une conclusion déjà arrêtée d'avance.

Quant à notre attitude générale vis-à-vis des enfants, la psychanalyse donne l'appui de la science à deux commandements que tous les grands éducateurs ont mis instinctivement en pratique :

*Laissez les enfants s'affirmer.* Contrecarrer rudement une tendance instinctive est toujours dangereux. On risque d'arrêter brutalement tout le développement de l'enfant et de lui faire un tort grave.

Dans ses premières études Freud avait été amené d'abord à mettre tous les cas d'hystérie qu'il rencontrait au compte de chocs psychiques accidentels subis par l'enfant dans les premières années de sa vie. C'est sans doute aller trop loin. Il y a lieu, semble-t-il, d'admettre deux facteurs variables dont la maladie serait le produit : la disposition congénitale, le choc accidentel. Avec une nature saine il faudra un choc grave pour provoquer le même résultat morbide qu'avec une nature prédisposée au choc léger. Mais rien ne nous autorise à nier le rôle des accidents affectifs dans l'origine des névroses, rien ne nous excuse à ne pas faire tout ce qui est en nous pour les éviter aux enfants dont nous avons la charge.

De là découle un second grand commandement : *Aimez les enfants.* Il ne s'adresse pas aux parents seulement. En vertu des substitutions affectives dont nous avons parlé, le petit écolier met son maître ou son institutrice en lieu et place de ses père et mère. Il les regarde avec les mêmes yeux, ici pleins de désir et là remplis d'effroi, suivant les expériences qu'il a faites ailleurs. Cela constitue à tous ceux qui ont à s'occuper d'enfants une responsabilité immense. Comme qu'on l'entende, le besoin d'aimer et d'être aimé est le plus profond de tous ceux de l'âme humaine. Sans doute il s'agit d'aimer bien les enfants, de les aimer complètement. Donner à un enfant des caresses ou des friandises et ne faire que cela, ce n'est pas plus l'aimer vraiment que ne mérite le nom d'amour une passion toute sensuelle et éphémère. Mais l'enfant a besoin de tendresse aussi.



Il faut faire un pas de plus. Prévenir vaut mieux que guérir, sans doute, mais c'est néanmoins quand il s'agira de guérir que l'on s'adressera surtout à la psychanalyse pour lui demander des conseils. Avec la compétence unique que lui donnent ses admirables états de service, le pasteur Pfister<sup>1</sup> a multiplié les exemples des cas où la psychanalyse pouvait porter remède à des troubles susceptibles d'attirer l'attention du maître d'école. Sans répéter un livre que tous nos lecteurs tiendront à connaître, insistons sur deux ou trois groupes de cas.

Commençons ici encore par les maîtres eux-mêmes. Combien y en a-t-il qui sont affectés de tics du langage qui nuisent à leur enseignement? J'en sais un qui plaça 272 fois le mot « donc » dans une leçon de cinquante minutes. Et les « n'est-ce pas? », les « absolument », les « en quelque sorte »! On a hésité peut-être à leur signaler ces petites manies, on a eu tort, elles sont désormais curables, pour le plus grand bien des maîtres et des élèves. Les crampes d'écrivain sont toutes aussi, si je ne me trompe, d'origine psychique et justiciables de la psychanalyse et elle les guérit comme d'innombrables tics auxquels les maîtres ne sont pas sans doute plus sujets que le reste des hommes, mais qui dans leur profession ont beaucoup plus d'inconvénients qu'ailleurs.

Plus encore que les tics, ce qui nuit au prestige des maîtres aux yeux des élèves, c'est le favoritisme, le manque d'impartialité, ces sympathies et ces antipathies instinctives à peine conscientes ou si vite « rationalisées » que le maître se fait illusion sur leur véritable caractère. Là encore une exploration des tendances subconscientes pourra être d'un vrai secours.

Passons aux élèves.

Tous les troubles auxquels nous avons fait allusion dans les pages qui précèdent se rencontrent chez des enfants bien portants que leurs parents ne songent pas à conduire pour cela chez le médecin. Souvent les parents comptent sur l'école, et ils entendent par là les railleries des camarades et la sévérité du maître, pour leur faire passer des bizarreries qu'ils jugent ridicules. Mais, à refouler violemment un symptôme qui est lui-même la marque d'un refoulement, il n'y a rien à gagner.

<sup>1</sup> *La psychanalyse au service des éducateurs*. Berne, Bircher, 1920.



Si même ce tic particulier disparaissait, c'est que la tendance contrecarrée aurait trouvé ailleurs à se manifester, de façon moins apparente, mais pas plus inoffensive peut-être.

Les craintes irraisonnées, les rougeurs subites (phobies), les images obsédantes, les petites manies, comme de se ronger les ongles, de s'astreindre en marchant, en travaillant, en se couchant à des rites minutieux auxquels on attache on ne sait quelle signification superstitieuse, tous ces automatismes montrent le subconscient à l'œuvre. Beaucoup sans doute passent toutes seules, avec l'âge dit-on, en réalité grâce à la puissance curative spontanée de la nature. Mais beaucoup aussi sont l'indication d'un état de choses dont il vaut la peine de se préoccuper.

Parmi les perturbations d'origine psychique dont on n'a pas encore universellement reconnu la nature afin de leur appliquer un traitement approprié, citons le bégaiement. Il se rencontre presque toujours chez des enfants « nerveux », comme l'on dit, et l'on trouve sans peine chez eux d'autres symptômes, des phobies notamment, auxquelles accrocher une analyse. Notre compatriote M. Schneider, a publié dans la *Schulreform* une série de cas très intéressants.

Nous avons parlé d'enfants habituellement nerveux. Il n'est pas rare de rencontrer chez d'autres des crises passagères de nervosité se manifestant, par exemple, par une attitude générale de rébellion à l'égard de leurs parents ou de leurs maîtres. Babil, paresse, distraction, des enfants jusqu'alors « faciles » deviennent « impossibles ». On ne sait pas ce qu'ils ont. Il vaut la peine de les faire examiner par un psychanalyste. Le seul fait de trouver un confident qui s'informe avec sympathie de ce qui les préoccupe opère parfois une cure instantanée : ils avaient besoin d'un ami.

D'autres fois l'entretien permet de reconnaître avec précision ce qui tourmente l'enfant. C'est souvent une curiosité sexuelle.

J'interroge sur ses rêves, une fillette de 13 ans, qui est insupportable avec sa mère, et j'apprends au cours des associations qu'« une bonne, méchante, qui désobéissait à maman », lui a dit « de vilaines choses ». Elle lui a dit que les petits enfants venaient « d'un vilain endroit. » Cette révélation tourmente son subconscient. Elle écrit des compositions pour son plaisir, et m'en montre une. C'est l'histoire d'un nommé Medicos. J'en retiens le motif central. Son père

lui amène, pour être sa sœur, une enfant de sept ans, trouvée dans le désert, sur une plage lumineuse. — On le remarque, le conte transfigure la réalité en en prenant l'exact contre-pied : la famille s'accroît du fait du père qui dans un très bel endroit trouve une enfant déjà grande.

M. Gredig a publié récemment<sup>1</sup> la confession émouvante d'une enfant, fille naturelle, dont toute la conduite à l'école a été transformée à la suite d'un entretien sur ces sujets. L'entretien lui-même fut provoqué par le fait que la fillette avait arraché d'un livre d'histoire naturelle une page représentant un embryon humain. Elle avait été positivement tourmentée par la préoccupation de ses origines, dont nul ne lui avait jamais parlé avec tact et respect.

Le passage est facile de la nervosité et de l'insubordination à des symptômes plus graves, qui peuvent amener l'enfant devant les tribunaux : fugues, mensonges, vols.

Je n'affirme pas que tous les délits de cette nature soient d'origine subliminale ; dans nombre de cas un appel raisonné à la conscience claire de l'enfant se montre efficace, mais quiconque a eu affaire à des écoliers évoquera sans peine nombre de cas déconcertants où le motif de sa conduite restait obscur au sujet lui-même. Là une investigation conduite dans l'esprit de la psychanalyse peut rendre d'immenses services, ainsi que vient de le montrer Healy dans un livre très attachant<sup>2</sup>.

Les fugues ont très souvent leur origine dans les souvenirs d'une enfance lumineuse : à la campagne, en pleine liberté, entouré d'affection, tel enfant a savouré alors un bonheur que la vie ne lui a plus procuré depuis. Il voudrait revivre cette félicité disparue et sans s'en rendre compte s'échappe de la ville pour s'arracher au présent.

Les mensonges, les vols surtout, à propos desquels la psychanalyse peut venir à notre aide, mériteraient une étude spéciale. Il suffit d'avoir constaté par soi-même l'extrême pauvreté des conseils que nous offrent les traités d'éducation morale et la pratique courante en matière de larcins d'écoliers pour saluer avec reconnaissance tout secours nouveau d'où qu'il vienne.

Dans certains vols d'enfants l'analyse découvre un acte ven-

<sup>1</sup> Schulreform, janvier 1920.

WILLIAM HEALY, *Mental Conflicts and Misconduct*. Londres, 1919.

geur, un désir de réparation qui doit rétablir au profit du sujet un équilibre détruit par un acte d'injustice, réel ou supposé, dont il a été victime autrefois. On s'enquerra soigneusement des personnes au détriment desquelles l'enfant commet ses larcins.

D'autres, en plus grand nombre qu'on ne pourrait le croire, sont mystérieusement en rapport avec une curiosité sexuelle : l'objet volé symbolise, par sa forme, par exemple ou par son usage, ce qui hante l'esprit de l'enfant. Ou bien le petit vole à l'instigation de plus grands camarades qui ont pris un empire particulier sur lui en l'initiant à des connaissances troubles ; le souvenir l'en obsède et il ne peut les rencontrer sans que l'impulsion à voler s'empare de lui.

Il est temps de conclure. Nous le ferons en examinant rapidement ce qui pourrait être fait chez nous dès maintenant pour mettre l'éducation au bénéfice de la psychanalyse.

Partons des cas que nous avons considérés en dernier lieu. Healy, dont nous citons le livre, est directeur d'un institut psychopathique adjoint au tribunal pour enfants de Chicago. Rien n'empêcherait de créer dans nos grandes villes l'équivalent de cet institut : tout le commande au contraire. Un juge d'enfants devrait se faire une loi de ne jamais s'occuper d'un mineur sans le soumettre non seulement à une visite médicale, mais à un examen psychologique comprenant d'une part une détermination de son niveau mental et de ses aptitudes spéciales, et d'autre part une investigation de ses conflits subconscients. A Zurich, la création récente d'une *Beobachtungsstelle*, sorte d'asile temporaire destiné, comme son nom l'indique, à observer les enfants moralement abandonnés, avant de statuer sur leur placement, a donné des résultats excellents<sup>1</sup>. A Genève les consultations médico-pédagogiques de l'Institut J.-J. Rousseau n'ont aucun caractère officiel, ni officieux, mais elles ont déjà rendu de précieux services. Comme à Zurich, les données de la psychanalyse y sont constamment mises à profit dans l'examen des enfants. Nous croyons qu'il y a

<sup>1</sup> Voir l'intéressant rapport de son directeur, M. Furrer, dans la *Revue de la Société suisse d'utilité publique*.



là un type d'institution à généraliser : elle serait d'une part régulièrement consultée par les organes officiels pour la protection des mineurs (tribunaux, tutelles, etc.), d'autre part elle s'ouvrirait librement à tous les enfants que leurs parents ou leurs maîtres jugeraient à propos d'y envoyer spontanément.

Quand nous parlons des institutions pour la protection des mineurs qui auraient leur profit à faire de la psychanalyse, nous pensons spécialement aussi aux orphelinats publics et privés dont la clientèle se recrute si largement dans des milieux à hérédité psychopathique chargée. Il serait extrêmement désirable que chacune de nos maisons d'orphelins eût à sa portée un conseiller psychologique compétent.

Et ceci nous amène à parler de l'intérêt qu'il y aurait à familiariser avec les idées directrices de la psychanalyse tous les maîtres d'école. Cela se fera naturellement dans les Ecoles normales et dans les Universités le jour où la psychologie aura pris dans la préparation des futurs instituteurs la place à laquelle elle a droit et quand ceux qui seront chargés de l'enseigner se seront pénétrés de l'idée que la psychologie ne s'apprend pas par les livres, mais par une étude concrète de la vie en nous et autour de nous. A l'Institut J. J. Rousseau nous avons d'emblée fait à la psychanalyse une place importante dans nos préoccupations. Nos élèves ont eu le privilège de suivre en 1913 le beau cours que M. Flournoy faisait sur ces matières à l'Université de Genève. Depuis, M. Ernest Schneider d'abord, Mlle Hélène Malan et M. Baudouin ensuite, leur ont, avec une compétence très particulière, donné un enseignement de psychanalyse. Plusieurs, nous le savons, en ont retiré un profit immédiat et personnel. Ayant éprouvé le bienfait d'une libération intérieure, ils sont tout préparés à la préconiser pour leurs futurs élèves.

Ce sont ces efforts qui ont inspiré à M. Pfister l'idée de développer à l'Institut J. J. Rousseau un cours complet pour la préparation d'éducateurs psychanalystes diplômés. Nous n'en sommes pas encore là, mais nous mettons ce que nous avons à la disposition de nos élèves.

Pour les maîtres déjà en fonctions, des cours de vacances peuvent être d'un réel profit. Ceux qu'organise chaque été la «Schweizerische Pädagogische Gesellschaft» sont tout pénétrés

de préoccupations psychanalytiques. C'est à ces cours qu'ont été données en 1916 les remarquables leçons de M. Pfister réunies en volume depuis. En 1919 j'ai eu le privilège d'assister au cours d'Oberried. L'après-midi qui y fut consacré à la discussion de certains cas difficiles d'éducation morale, est une des tout à fait belles séances auxquelles j'ai assisté. Dans une atmosphère de pleine liberté scientifique et de haut idéalisme, des instituteurs et des institutrices d'âges très divers apportaient chacun ses expériences encourageantes ou troublantes, MM. Pfister et Schneider puisant dans leur belle pratique de quoi les éclairer. J'ai souhaité pour la Suisse romande des rencontres du même genre.

On m'aura bien compris. Si je crois qu'il y a pour tous les éducateurs un grand profit à connaître quelque chose de la psychanalyse, je n'ai aucunement l'idée que tous les instituteurs soient appelés à entreprendre personnellement le traitement psychanalytique de ceux de leurs écoliers qui souffrent de conflits subconscients. Il faut, pour réussir comme psychanalyste, des qualités qui certainement ne sont pas départies à chacun.

Mais je crois aussi que, s'il est sage de prendre toujours l'avis d'un médecin au sujet d'enfants, même bien portants, pour lesquels la psychanalyse paraît indiquée, il serait absurde de vouloir remettre aux seuls médecins toutes ces rééducations. D'abord parce que les cas sont trop nombreux, parce que des séances de médecins seraient trop longues et trop coûteuses, parce que les docteurs au courant de la psychanalyse sont encore assez rares chez nous, enfin, — il me sera permis de le dire, — parce que même chez ceux-ci on ne trouve pas toujours le tact délicat, le souci de ménager les pudeurs alarmées, en un mot le respect de l'enfant et le haut idéal moral qui sont absolument indispensables pour mener une éducation à bonne fin.

Nous avons beaucoup parlé des services que la psychanalyse peut rendre aux éducateurs de langue française. Ceux-ci, en retour, pourront faire voir aux psychanalystes professionnels que pour tirer parti d'une descente dans les couches profondes du subconscient il n'est pas nécessaire de mettre de côté toute retenue. La langue crue et brutale, trop souvent dédaigneuse des plus hautes valeurs spirituelles, qu'ont adoptée



dans leurs travaux quelques-uns des chefs du mouvement, n'est pas la seule dans laquelle on puisse écrire sur ces matières. Les disciples de Flournoy, les lecteurs de Pfister et de Healy se convaincront qu'en aucun idiome la psychanalyse éducative n'est fatalement contrainte à « braver l'honnêteté ».

Il fallait bien avertir d'un mot au moins ceux qui s'attaqueront à la littérature du sujet, puisque cette étude aura peut-être pour effet d'y introduire ses lecteurs. Elle voudrait surtout les avoir incités à éprouver d'abord et directement sur eux-mêmes la fécondité intellectuelle et morale de cette méthode nouvelle.

20 juillet 1920.

PIERRE BOVET.

---